

decin et chirurgien ; on n'a qu'à lire leurs œuvres pour reconnaître la vérité de ce que j'avance. Il paraît que c'est à l'époque du moyen âge, où les sciences, renfermées dans les cloîtres, étaient devenues en quelque sorte la propriété des hommes d'Église, qu'il leur fut défendu de pratiquer des opérations, et qu'ils les abandonnèrent aux laïques, gens tout à fait illettrés. Plus tard, quelques hommes instruits pratiquèrent également la médecine et la chirurgie, et firent sortir celle-ci de l'état d'abjection dans laquelle elle était. En France, ce fut surtout la création de l'Académie royale de chirurgie qui donna de l'éclat à cette partie de l'art de guérir ; mais si elle lui a été utile, elle a eu le grand défaut de partager la médecine en deux classes, la médecine et la chirurgie, et d'exciter, non pas une rivalité, mais une jalousie entre les hommes qui se livrent à ces sciences : et cette jalousie a été portée si loin, qu'à la suite des événements politiques qui ont tourmenté la France au commencement de notre siècle, des hommes ont proposé la division du corps médical en médecins et chirurgiens, comme si cette division était possible, comme si pour être bon médecin il ne fallait pas être chirurgien, et pour être bon chirurgien, on ne devait pas être médecin.

S'il n'est pas possible d'admettre une division entre les hommes de l'art, il l'est encore moins d'en admettre une entre les maladies. Cependant nous le devons, mais uniquement dans un but scientifique, parce qu'il est presque impossible à un seul homme d'avoir le temps d'étudier les deux ordres de maladies avec autant de précision. Dans cette division nous renfermons des maladies qui sont autant du ressort de la médecine que de la chirurgie, union inévitable, fusion heureuse, puisqu'elle prouve que la science médicale est une, et que la scission que des esprits étroits ont voulu faire dans l'art médical est tout à fait impossible.

Cependant le nom de chirurgie convient parfaitement à la partie de la médecine que nous étudions, parce que la main est presque constamment indispensable à la thérapeutique qui lui est propre, et, faisant l'application de l'étymologie du mot, je dirai que la chirurgie est la partie de l'art médical qui emploie la main seule ou armée d'instruments à la conservation de la santé ou à la guérison des maladies.

L'étude de la chirurgie comprend celle de la pathologie et de la thérapeutique chirurgicales.

La pathologie a pour objet la connaissance des maladies chirurgicales.

La thérapeutique a pour objet le traitement de ces mêmes maladies.

La pathologie et la thérapeutique se divisent en générale et en spéciale.

La pathologie générale a pour objet les maladies chirurgicales considérées d'une manière abstraite et dans ce qu'elles ont de commun. La pathologie spéciale expose l'histoire de chaque maladie et la dessine avec la physionomie qui lui est propre.

La thérapeutique générale renferme l'exposé des moyens thérapeutiques qui peuvent être mis en usage pour des affections semblables sur diverses parties du corps. La thérapeutique spéciale expose le traitement particulier des maladies de chaque organe.

La pathologie générale comprend : 1° la Nosologie ; 2° la Nomenclature ; 3° le Siège ; 4° les Différences ; 5° l'Étiologie ; 6° le Diagnostic, qui traite de la Symptomatologie et de la Séméiotique ; 7° le Pronostic.

§ 1^{er}. — De la nosologie.

La nosologie, ou classification des maladies, doit être distinguée de la nosographie ou description des maladies.

La classification des maladies chirurgicales est aussi difficile que celle des maladies médicales. Pour qu'une nosologie fût bonne, il faudrait la baser sur les causes des maladies, et non sur les effets ; car, pour remédier à un mal, il est important d'en connaître la cause. Le médecin peut alors le prévenir, ou au moins le combattre avec avantage. Mais l'obscurité qui règne sur le principe d'un grand nombre de maladies nous empêche d'arriver à ce degré de perfection. Il faut donc chercher ailleurs un ordre nosologique : c'est ce qu'ont fait tous les écrivains, avec des avantages différents.

Je ne passerai pas en revue, et je ne discuterai pas les diverses classifications des écrivains grecs, romains, arabes ou du moyen âge ; je n'examinerai pas non plus celles adoptées par les nosologistes plus récents et par les modernes. Devant suivre l'ordre adopté par mon père, une pareille discussion deviendrait inutile ; l'ordre est établi, je dois le prendre.

Il n'en serait pas de même si l'ouvrage que je publie était entièrement de moi : je devrais défendre la nosologie que je suivrais, je devrais la comparer aux autres, afin de faire ressortir les avantages que je lui trouverais. Cependant, je dois dire que je ne pense pas que, dans l'état actuel de la science, on puisse suivre une nosologie qui permette d'être plus complet. Que le lecteur remarque bien que je dis plus complet, et non pas plus convenable. L'ordre nosologique peut être meilleur, mais il ne donnera pas la nosographie d'autres maladies, en un mot, de maladies oubliées dans notre ordre.

La classification suivie par mon père, et à laquelle je ne changerai rien, est composée de trois classes de maladies.

1^{re} Classe. Maladies occupant tous les tissus et tous les organes du corps humain.

2^e Classe. Maladies des tissus.

3^e Classe. Maladies des régions d'organes et des organes.

En suivant un pareil ordre, il n'est pas possible d'omettre un seul point de nosographie.

§ 2. — De la nomenclature.

La nomenclature chirurgicale présente, ainsi que la médicale, des dénominations vicieuses et bizarres, qui devraient être changées, si un pareil changement appartenait à une classification admissible en tous points, et si, pour le faire, nous n'allions pas emprunter à une langue morte des mots aussi vicieux et aussi bizarres que ceux que nous rejetons. L'habitude, d'ailleurs, a consacré des dénominations que l'on n'abandonne pas aisément, même quand une bonne dénomination vient à la place d'une mauvaise.

L'origine des noms donnés aux maladies chirurgicales est très-variable. Ceux que nous employons sont grecs et latins pour la plupart; d'autres sont tirés de la langue parlée par le nosographe. Ces noms ont des étymologies qui ne sont nullement en rapport avec les affections qu'ils désignent; il en résulte une confusion qu'on ne peut débrouiller qu'à la longue, et qui est, pour celui qui étudie la médecine, une cause de difficulté. Il est même presque impossible pour nous de donner une idée précise des origines de ces noms; de même que, pour les noms des familles, nous ne pouvons remonter à une source certaine.

Les premiers médecins paraissent avoir puisé les noms de maladies

dans les comparaisons qu'ils ont faites des symptômes avec des phénomènes physiques. Ainsi *inflammatio*, φλεγμασις, inflammation, *angina*, angine, *suffocatio*, *eruptio*, etc., et leurs analogues dans notre langue.

Plus tard, les noms des maladies ont été ceux des médecins qui les décrivaient ou les guérissaient : ulcères chironiens, téléphiens, mal de Pott, danse de Saint-Guy, feu Saint-Antoine.

Les noms des peuples, des pays, des saisons, ont servi à donner des dénominations. On les a tirées encore du lieu où le mal se développe, pourriture d'hôpital; des symptômes; de la couleur de la peau; de la ressemblance avec un objet physique (clou, polype, cancer); du siège présumé de la maladie; de sa nature présumée; de la cause productrice; de la violence des symptômes; de la profession du malade; de l'altération organique, etc.

Tout a servi à donner un nom, car on n'avait pas de base pour se régler et pour créer une nomenclature. En effet, il n'était pas possible d'en avoir, puisque, dans les sciences d'observation, on ne peut aller que graduellement, à mesure que le hasard ou la volonté soumet à nos sens des sujets d'observation. Or, dans la chirurgie, on ne peut, à sa volonté, produire ces sujets; il faut donc attendre qu'ils se présentent. Aussi voyons-nous qu'à mesure que la science s'est perfectionnée, on a changé les noms, et comme on ne pouvait étendre ces nouvelles dénominations à toutes les maladies, il en est résulté une multitude de dénominations pour chaque maladie, et, par conséquent, une synonymie très-grande.

§ 3. — Du siège des maladies.

Le siège des maladies chirurgicales est en général facile à connaître, puisque le plus grand nombre de ces maladies est extérieur. Néanmoins, dans quelques circonstances, il devient difficile à établir : c'est lorsque l'organe malade est situé profondément.

Les sens et le raisonnement nous servent à diagnostiquer le siège des maladies chirurgicales. Les premiers surtout sont nos guides, et, dans la pluralité des cas, ils sont seuls nécessaires. C'est pour cela que l'on prétend généralement que la chirurgie est plus facile que la médecine proprement dite; c'est pour cela aussi que les gens du monde peuvent reconnaître les maladies chirurgicales. Ainsi les plaies, les ulcères, les fractures, les luxations, les tumeurs de tous genres, sont vues, sont